

L'ULTIMA SPIAGGIA

Baignades en vase clos

A Trieste, un documentaire flâne sur l'ultime plage non mixte d'Europe, dont le mur fait écho à d'autres frontières, très actuelles.

Arriver dès l'ouverture, son pliant sous le bras. Vite, passer son ticket dans le composteur, et malgré la corpulence et les années, jouer des coudes pour atteindre les portemanteaux. Déposer son sac, attraper une chaise en plastique ou deux et marquer son territoire sur les galets.

Ça y est, on est installé pour la journée, voire la saison. Avec un transistor crachotant à ses côtés, on peut chausser ses sandales en plastoc, s'enduire de crème (ou de graisse à traire) et se laisser glisser dans le farniente. Quand bien même ferait-il souvent gris au Pedocin, cette plage de Trieste bordée de béton, de grillages et de parkings.

Le rituel y est immuable, plus encore qu'ailleurs : on s'y rend comme d'autres au bistrot, pour jouer aux car-

tes, croiser les copains, cancaner. C'est n'importe quelle plage d'Europe, et c'est la dernière plage d'Europe : l'ultime à séparer les hommes et les femmes par un grand mur blanc qui s'enfonce dans l'eau à quelques mètres du rivage, et la dernière à affirmer si résolument les vertus de sa fréquentation, été comme hiver, quand de toutes parts l'Europe paraît s'écrouler.

Moule-bite. La Méditerranée, les migrations, le vieillissement, la mort : il y a tout cela dans les deux heures que dure *l'Ultima Spiaggia*, documentaire du Grec Thanos Anastopoulos et de l'Italien Davide Del Degan qui, enfant, se baignait au Pedocin et s'était juré d'y revenir tourner. Mais le film ramasse ses trouvailles nonchalamment, l'air de ne pas y toucher, comme d'autres des capsules coincées entre les galets.

Alors que se déroulent les habitudes et qu'apparaissent les habitués, on ne s'attache à personne en particulier, ou si peu. Mais on ne rate rien de ces corps, ridés ou pas, bourrelés ou pas, gainés dans des moule-bite noirs et des

bikinis imprimés de fleurs des îles. Surtout, on écoute : «*Nous sommes austro-hongroises*», chantent les unes. Les Allemands pendaient les prisonniers dans les rues durant la guerre, racontent les autres. Et cette gamine noire là-bas, ne va-t-elle pas taper tout le monde quand elle sera en âge d'aller à l'école, médisent les troisièmes. Ça n'arrête pas de parler, en italien, en triestin, avec quelques mots de slovène dans le lot.

Aujourd'hui, Trieste sommeille, mais la ville fut un cœur palpitant de l'Europe, irrigué de courants contraires – austro-hongrois, italiens, yougoslaves – et placé près de dix ans sous protectorat allié. De ces mélanges naît une préoccupation vivante

pour les nationalités, les langues, les frontières. Singulièrement, ceci expliquant peut-être cela, la seule démarcation qui ne soit ni un enjeu ni un sujet de discussion est ce mur blanc qui coupe la plage en deux. Tout au plus est-il un accessoire au désir, rajoutant des obstacles dans un monde qui ici en manque, attisant la convoitise d'un baigneur pour une femme aperçue au loin, de l'autre côté, qu'il pourrait tout aussi bien croiser l'heure d'après à la supérette du coin. Un mur pour de faux : le meilleur mur qui soit.

Pédiluve. Les réalisateurs ont laissé filer, et filmé sans poser de questions, attrapant au vol paroles et images. Comme ces pieds de femme,

sous l'eau, marchant en équilibre sur une chaîne reliée aux flotteurs qui délimitent le bain. Au-delà passent de gros cargos blancs avec des noms turcs. Les femmes nagent plus – et plus loin, ne peut-on s'empêcher de remarquer –, elles rient davantage aussi. Les hommes parlent de suicide, d'enterrement et d'incinération. Et deux jeunes et beaux maîtres nageurs semblent passer leur temps à entretenir des muscles dont ils n'ont, sinon, guère l'usage, faisant des pompes, des tractions. L'un d'eux est étudiant en économie, il vient de Belgrade, a appris l'italien et le triestin sur le tas, impeccablement. Mais il n'est pas la leur d'espoir qu'on espère un peu, ce symbole d'une Europe libérée de ses frontières :

il compte partir aux Etats-Unis, «*car là-bas ils apprécient les différences*» (et bonne chance à lui !) Que nous raconte *l'Ultima Spiaggia*, alors ? Que c'est là que s'achève l'Europe, dans un bain de la taille d'un gros pédiluve ? Que l'hédonisme n'a plus lieu d'être ? Qu'on se rassure, rien d'aussi définitif. Le film fait preuve d'une langue irrésolue et appréciable, dictée par les lieux, quand elle ne menace pas de faire verser l'ensemble dans l'anecdotique.

**ÉLISABETH
FRANCK-DUMAS**

L'ULTIMA SPIAGGIA
documentaire de
THANOS ANASTOPOULOS
et **DAVIDE DEL DEGAN**
(1h56).



Thanos Anastopoulos et Davide Del Degan ont saisi au vol paroles et images. PHOTO ARIZONA FILMS